

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fables Choisies. Livre Dixieme.

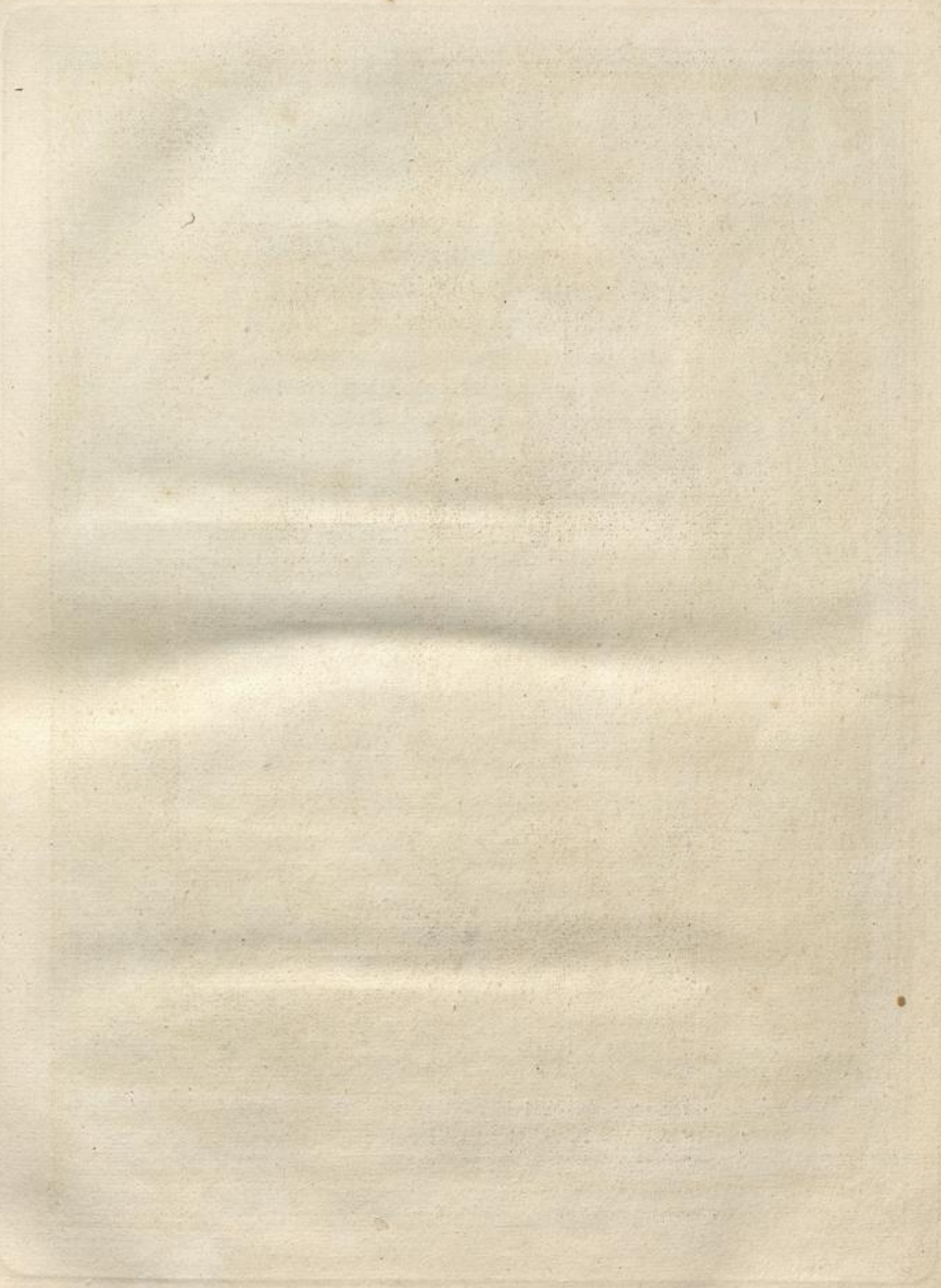
urn:nbn:de:gbv:45:1-1703



LA PERDRIX Fable CLXXXIX.
Discours à M^{rs} de la Sablière. 1^{re} Planche.

J.B. Dury inv.

Jour. Carré sculp.





LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF Fable CLXXXIX.

Discours à M. de la Sablière. 2^e Plaque.

J.B. Oudry inv.

Laur. Cars sculpt.

I

FABLES CHOISIES.

LIVRE DIXIEME.

FABLE I.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerois, il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris : vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point ;
 Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matieres diverses :
 Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laiissons le monde & sa croyance.
 La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre, où Flore épand ses biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais

Tome IV.

A



Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie
 Subtile, engageante & hardie.
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
 Oüi parler? Ils disent donc
 Que la bête est une machine;
 Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts:
 Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
 Ouvrez-là, lisez dans son sein:
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La premiere y meut la seconde,
 Une troisieme fuit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle:
 L'objet la frappe en un endroit:
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle:
 Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
 L'impression se fait, mais comment se fait-elle?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté.
 L'animal se sent agité
 De mouvemens que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelqu'autre de ces états:
 Mais ce n'est point cela; ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose,
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les payens, & qui tient le milieu
 Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de fomme.
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
 Sur tous les animaux, enfans du Créateur,

J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.
Or vous sçavez, Iris, de certaine sçience,
 Que quand la bête penseroit,
 La bête ne réfléchiroit
 Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soutient nettement,
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre & brouiller la voie;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnemens pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, & cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
 On le déchire après sa mort;
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

 Quand la perdrix

 Voit ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la fuit.

 Non loin du nord il est un monde,

Où l'on sçait que les habitans
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde:
 Je parle des humains: car quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux,
 Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
 L'édifice résiste, & dure en son entier;
 Après un lit de bois, est un lit de mortier:
 Chaque castor agit: commune en est la tâche:
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
 Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La république de Platon
 Ne seroit rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.

Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, sçavant ouvrage;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur sçavoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
 Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant:
 Je vais citer un prince aimé de la victoire:
 Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman:
 C'est le roi Polonois, jamais un roi ne ment.

Il dit donc que sur sa frontière
 Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
 Le sang qui se transmet des peres aux enfans,
 En renouvelle la matiere.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes,
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuse & maudite science,
Fille du styx & mere des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devoit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure!
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:
Je sens en moi certain agent:
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même;
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?



C'est-là le point : je vois l'outil
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieus, & leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
 Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
 L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
 Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.

Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point.

Cependant la plante respire :

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.

Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :

Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit & d'alégresse,

Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut. C'étoit maître renard :

Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? le bien emballer,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.

Nécessité, l'ingénieuse,

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connoître,
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,

Non point une raison, selon notre maniere,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sçais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux:
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé,
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé:

Choses réelles quoi qu'étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere:
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.



(Fable CLXXXIX.)

F A B L E I I.

L' H O M M E

E T

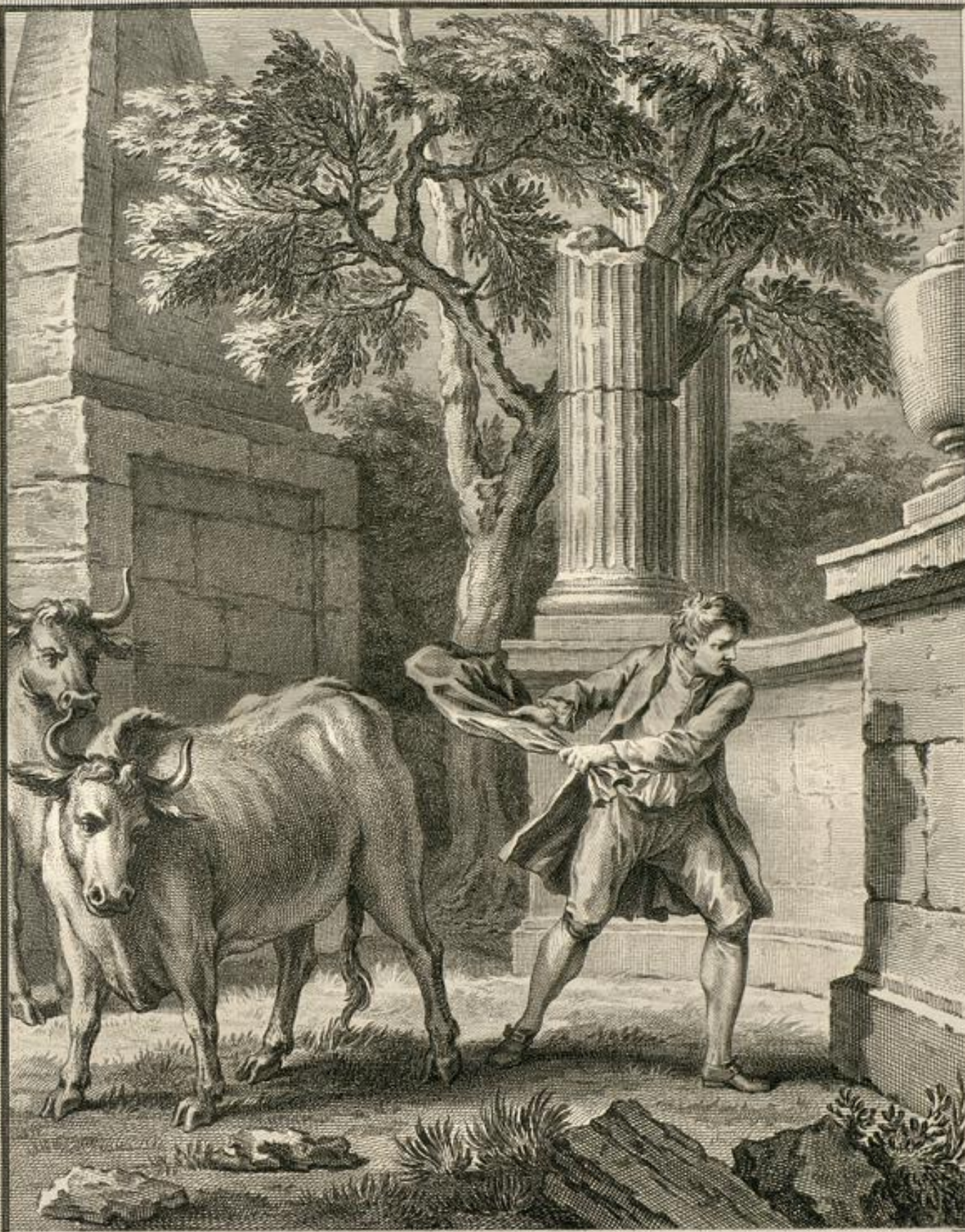
L A C O U L E U V R E.



F A B L E I I.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

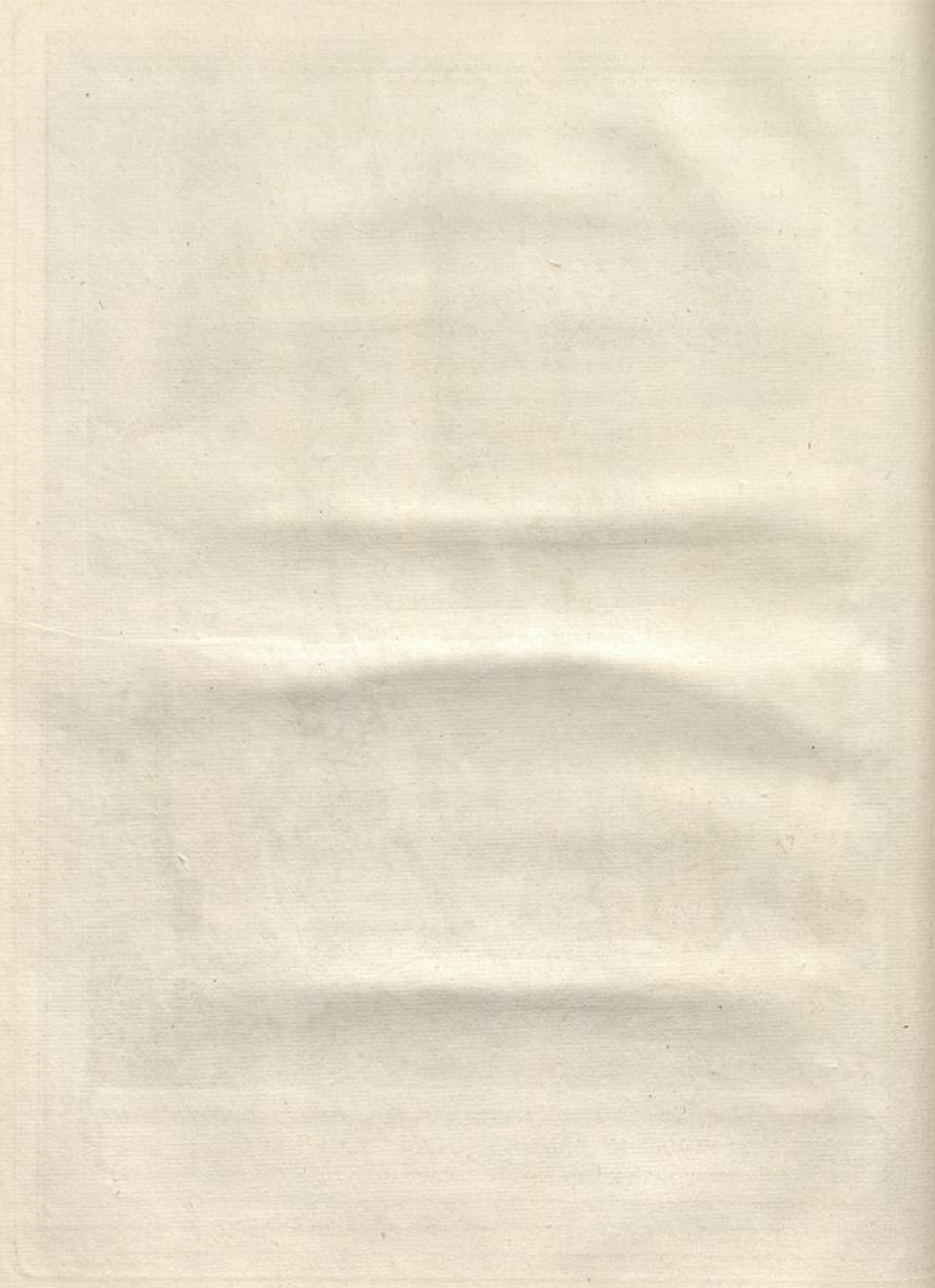
Un Homme vit une Couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'est être sot; meurs donc: ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: s'il falloit condamner
Tous les ingrats qui font au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons: jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les: ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
Selon ces loix condamne-moi:
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre: il recula d'un pas.
Enfin il repartit: tes raisons sont frivoles:
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.



L'HOMME ET LA COULEUVRE . Fable CXC .

J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp.



Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas est proposé, c'étoit chose facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?
La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années:
Il n'a, fans mes bienfaits, passé nulles journées:
Tout n'est que pour lui seul: mon lait & mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli sa fanté que les ans

Avoient altérée; & mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe: s'il vouloit encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; & si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il sçu jamais pousser si loin
L'ingratitude? adieu. J'ai dit ce que je pense.
L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent: faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents:
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les foins les plus pesans,
Parcourant, fans cesser, ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:

Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré: puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit: faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

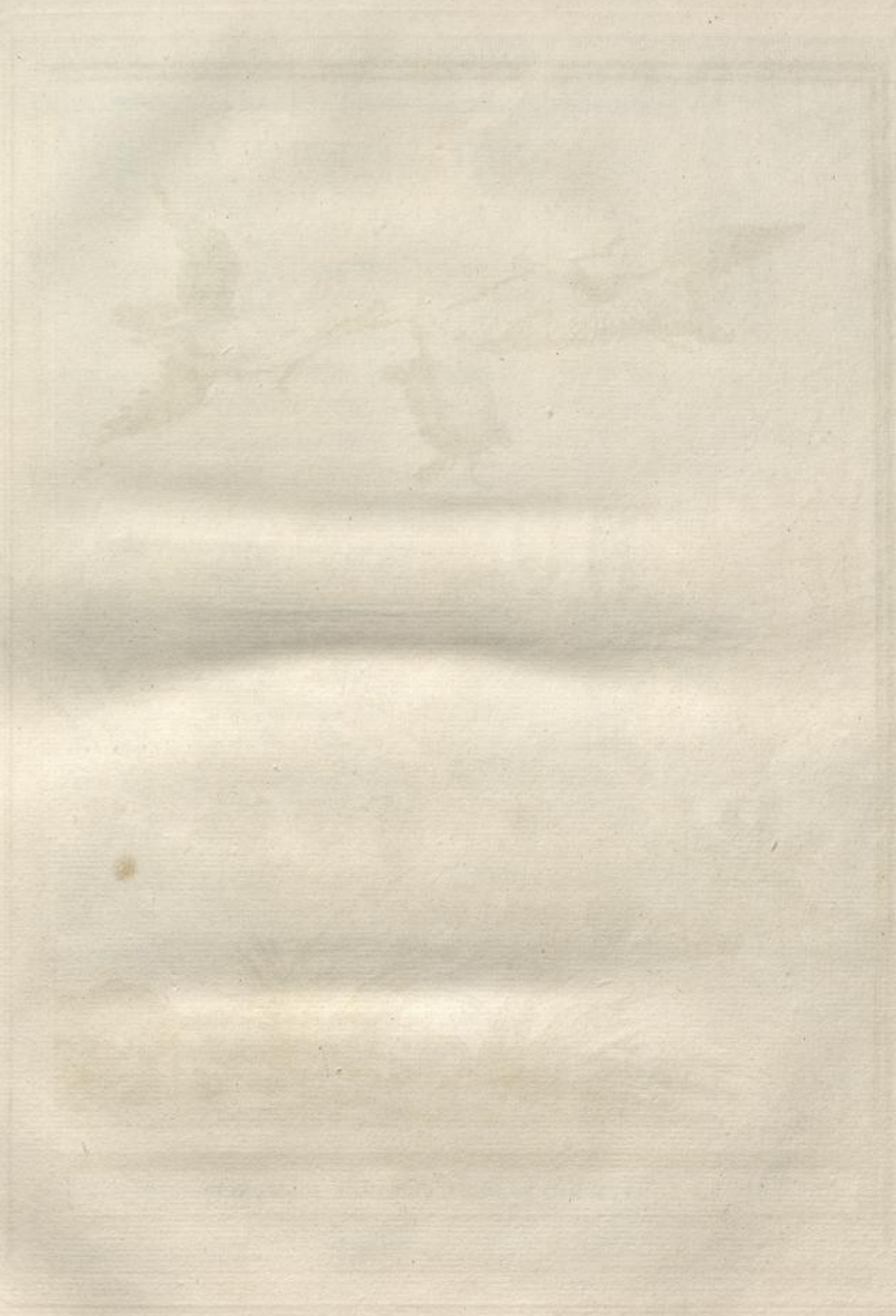
Je le refuse aussi. L'Arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge,
 Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents:
 Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
 L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sçût faire:
 Il courboit sous les fruits: cependant pour salaire
 Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;
 L'ombre, l'été; l'hyver, les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondoit-on sans prendre la coignée?
 De son tempérament il eût encore vécu.
 L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
 Du fac & du Serpent aussi-tôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands.
 La raison les offense: ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes & gens,
 Et Serpens.

Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
 Parler de loin; ou bien se taire.



(Fable cxc.)





LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS. Fable CXCI.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une Tortue étoit, à la tête légère,
Qui lassé de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards à qui la commere
Communica ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyssé en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulyssé en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton :
Serrez bien, dirent-ils : gardez de lâcher prise :
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller, en cette guise,
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oïson.
Miracle, crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des Tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,

Tome IV.

D

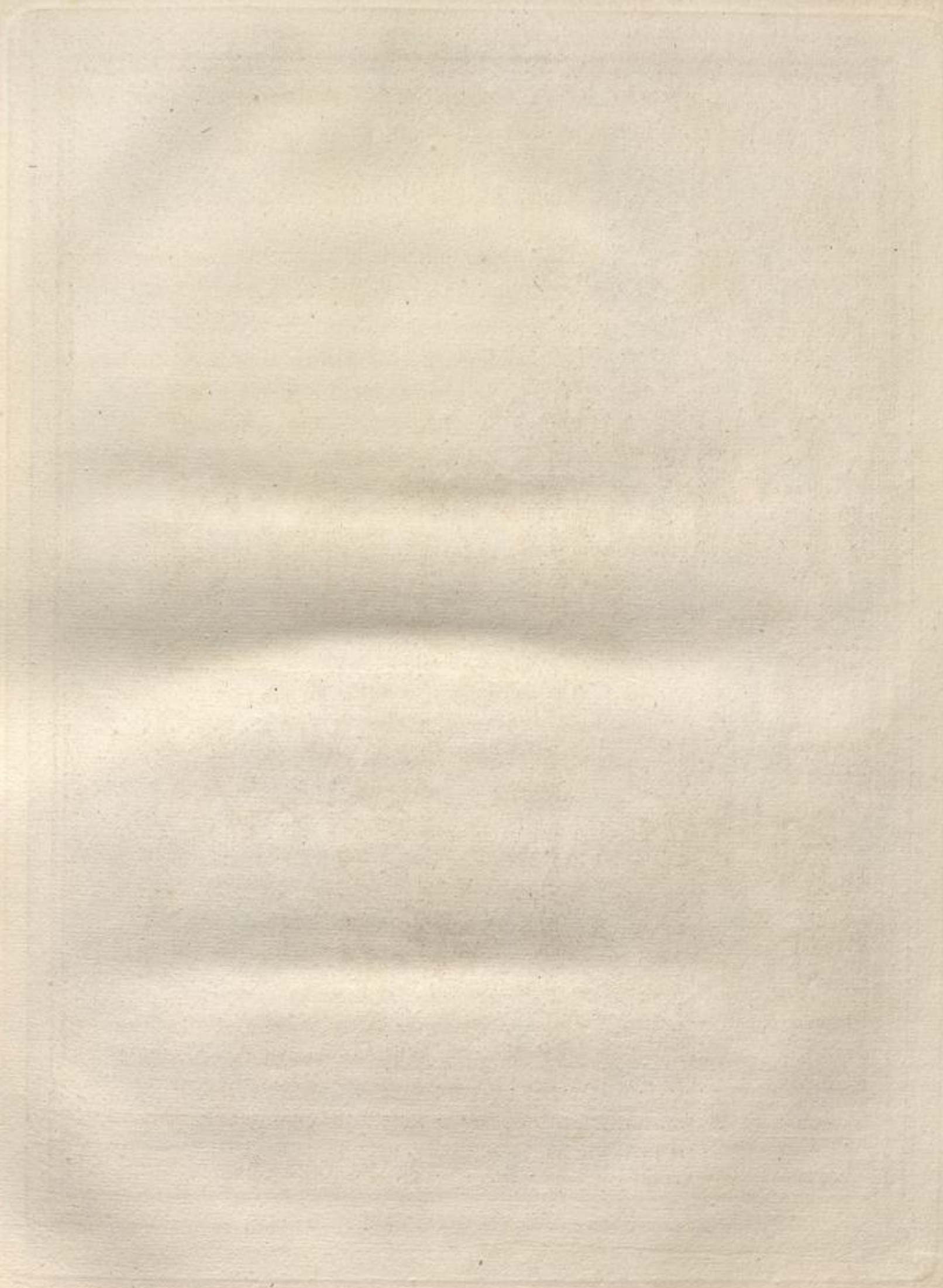


Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & fotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce font enfans tous d'un lignage.



(Fable cxcv.)





LES POISSONS ET LE CORMORAN . Fable CXCII.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE IV.

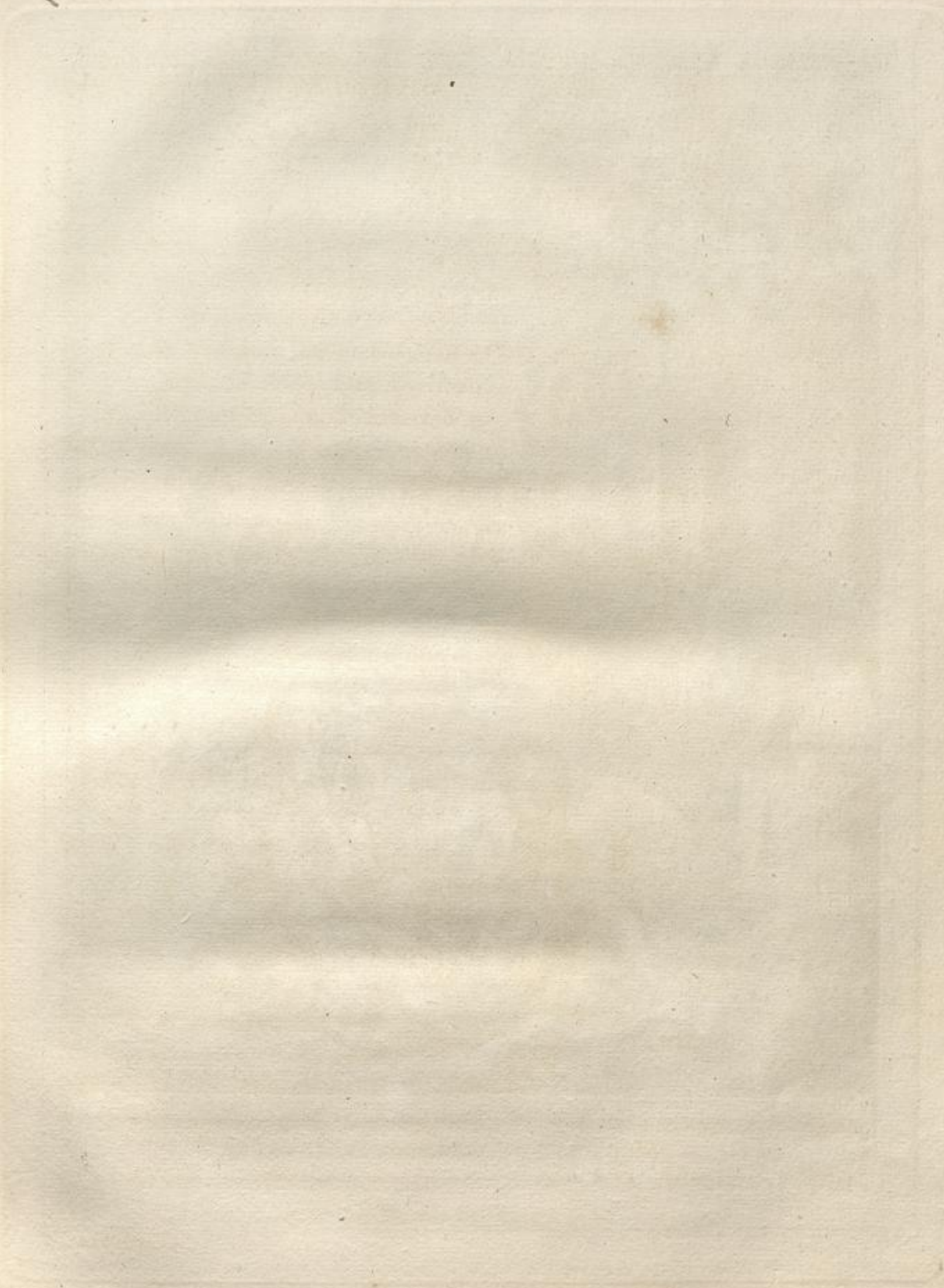
LES POISSONS ET LE CORMORAN.

IL n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se fert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réseaux,
Souffroit une difette extrême.
Que fit-il ? le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? quel est votre garant ?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y sçavez-vous remede ? & qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en foyez point en soin : je vous porterai tous
L'un après l'autre en ma retraite.
Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrette.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,

Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puisque l'humaine engeance
En auroit aussi-bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange ? homme ou loup, toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.



(Fable CXCII.)





L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE . Fable CXCIII .

J.B. Oudry inv.

Laur. Caré sculp.

F A B L E V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE.

Un pince-maille avoit tant amassé,
Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un ; & voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même, de mon bien je serai le larron.
Le larron ? quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprens de moi cette leçon :
Le bien, n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre, & prenant son Compere,
Celui-ci l'aide ; ils vont enfoüir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vite
Lui dire : apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :

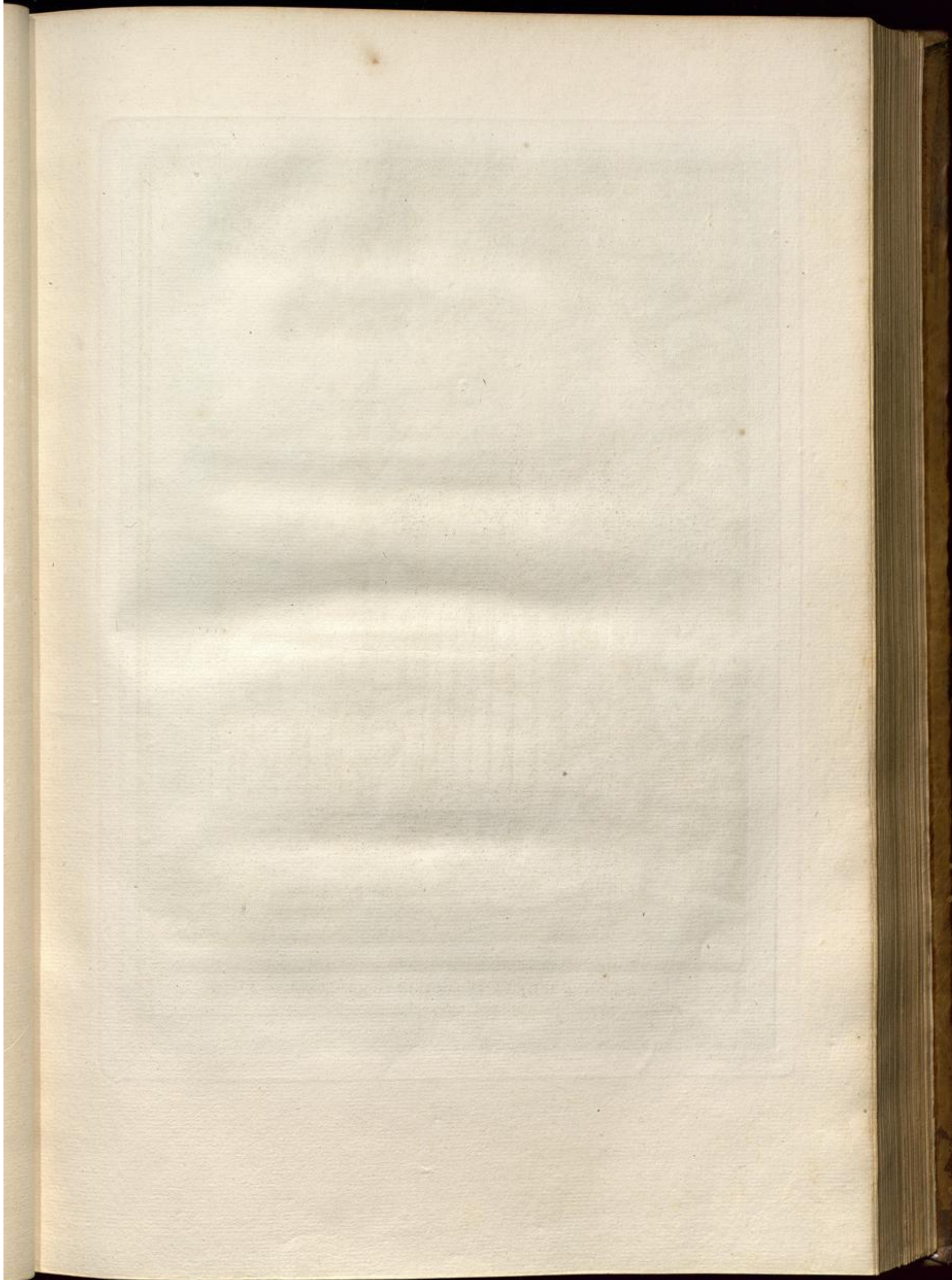


Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal aisé de tromper un trompeur.



(Fable CXCIII.)





J.B. Oudry inv.

P. St. Moritz sculp.

F A B L E VI.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un Loup rempli d'humanité,
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de Loups l'Angleterre est déserte:
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier:
Il n'est marmot osant crier,
Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie,
Paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôl,
Mangeans un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissant, eux & leurs chiens;
Et moi Loup, j'en ferai scrupule?
Non, par tous les Dieux, non: je ferois ridicule.
Thibaut l'agnelet passera,

Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non-seulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc, ni marmite ?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?



(Fable cxciv.)

FABLE VII.
L'ARAIGNÉE
ET
L'HIRONDELLE.



F A B L E V I I .

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter, qui sçus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau,
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
 Entens ma plainte une fois en ta vie.
 Progné me vient enlever les morceaux :
 Caracolant, frisant l'air & les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
 En feroit plein sans ce maudit oiseau :
 Je l'ai tissé de matière assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissière,
 Et qui lors étant filandière,
 Prétendoit enlacer tout insecte volant.
 La Sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
 Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus
 Que la tête & les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée.
 L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
 Et l'animal pendant au bout.

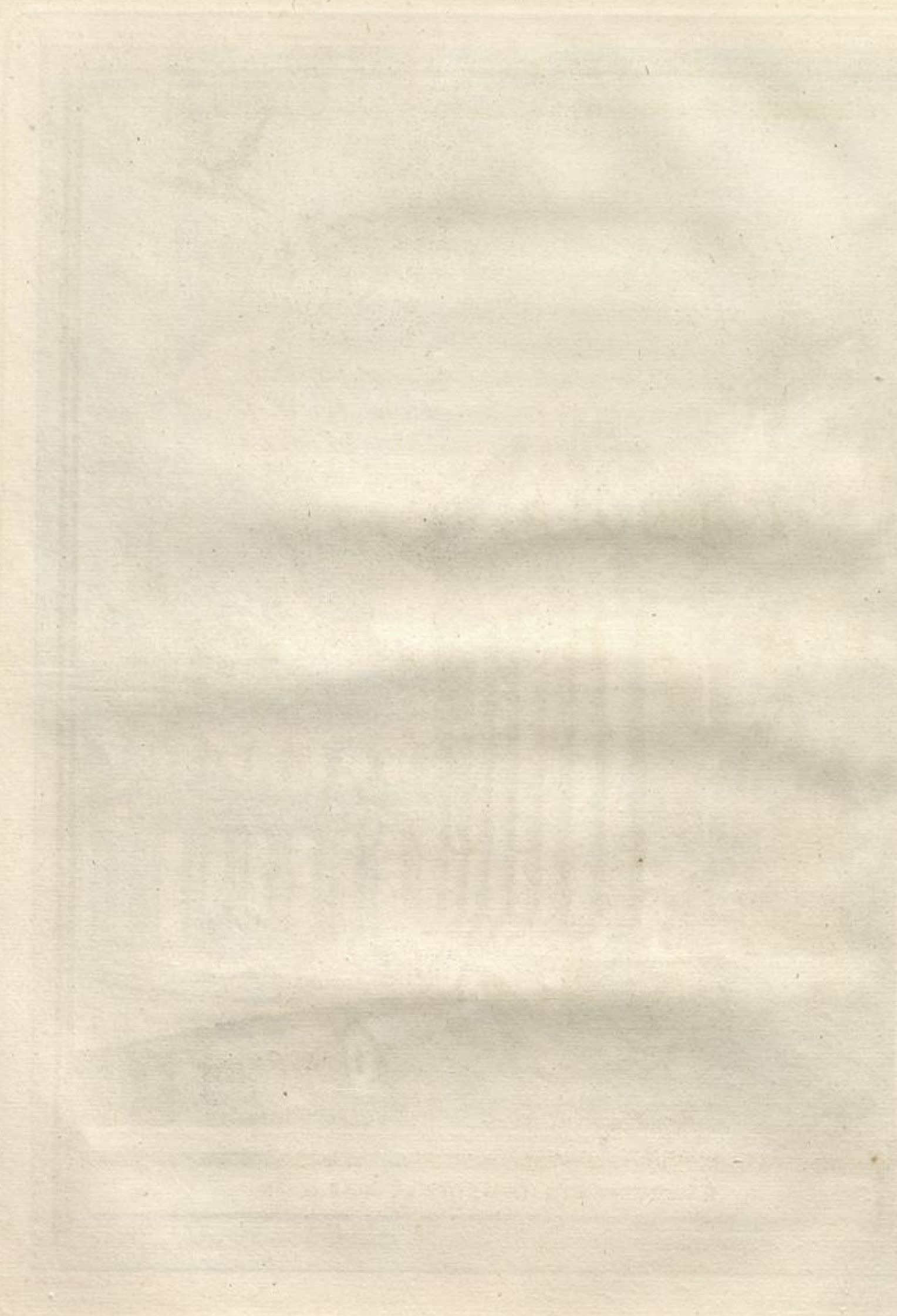
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
 L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis
 A la première ; & les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

(Fable cxcv.)



J. B. Oudry inv.

T. Care sculp.



FABLE VIII.
LA PERDRIX
ET
LES COQS.

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
 Toujours en noise & turbulens,
 Une Perdrix étoit nourrie.
 Son sexe & l'hospitalité,
 De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté:
 Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangere ayant peu de respect,
 Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée:
 Mais si-tôt qu'elle eut vû cette troupe enragée
 S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle:
 Ne les accusons point: plaignons plutôt ces gens.
 Jupiter sur un seul modèle
 N'a pas formé tous les esprits.
 Il est des naturels de Coqs & de Perdrix.
 S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
 En plus honnête compagnie.
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
 Il nous prend avec des tonnelles,
 Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles:
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.



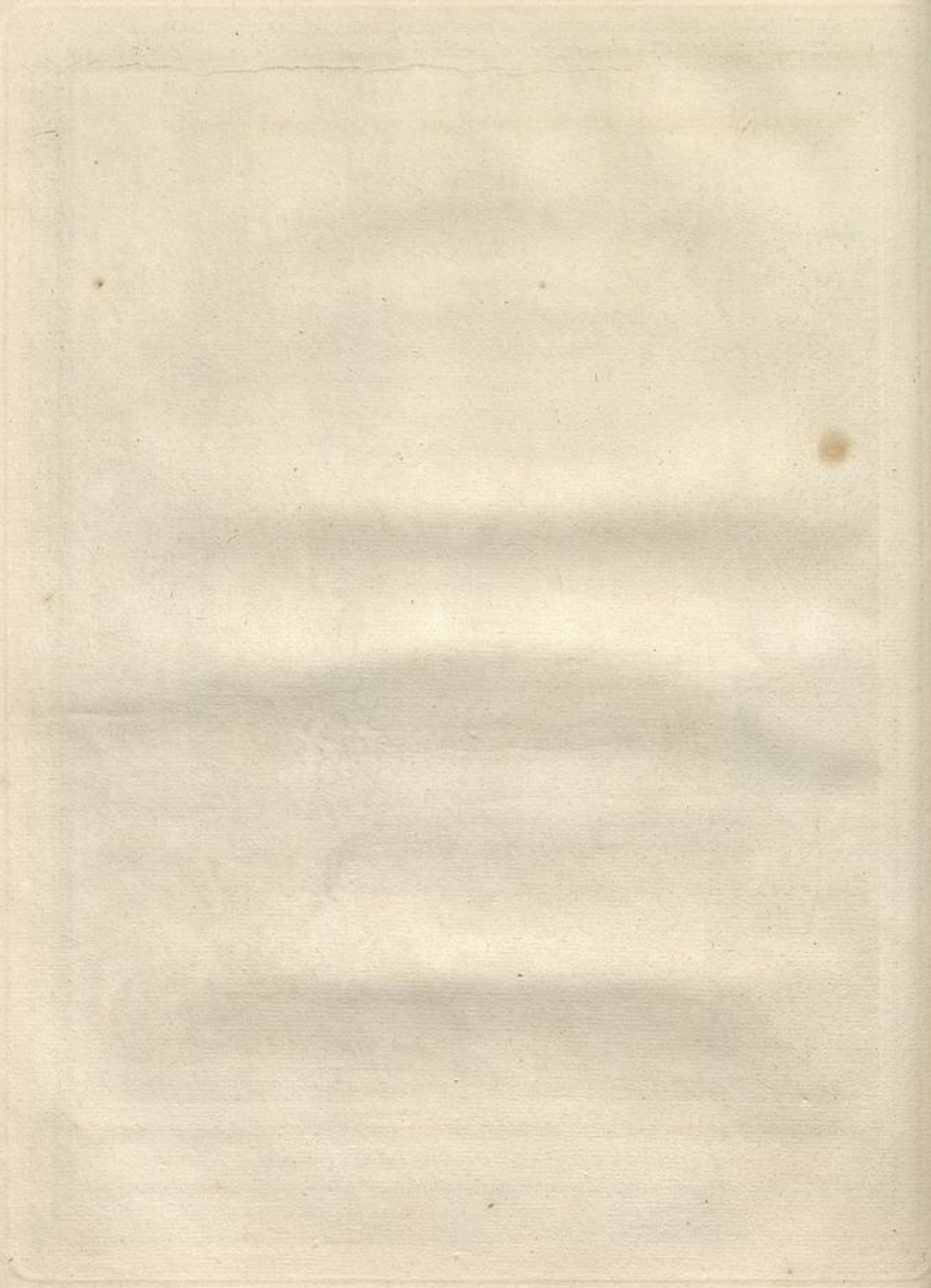
(Fable cxcvi.)



LA PERDRIX ET LES COQS . Fable CXCVI.

J.B. Oudry inv.

Chodet sculp



F A B L E I X.

L E C H I E N

À Q U I O N A C O U P É

L E S O R E I L L E S.



FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !

Devant les autres Chiens oserai-je paroître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans !

Qui vous feroit choses pareilles ?
Ainsi crioit Moufflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre :
Témoin maître Moufflar armé d'un gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un loup n'eût sçu par où le prendre.



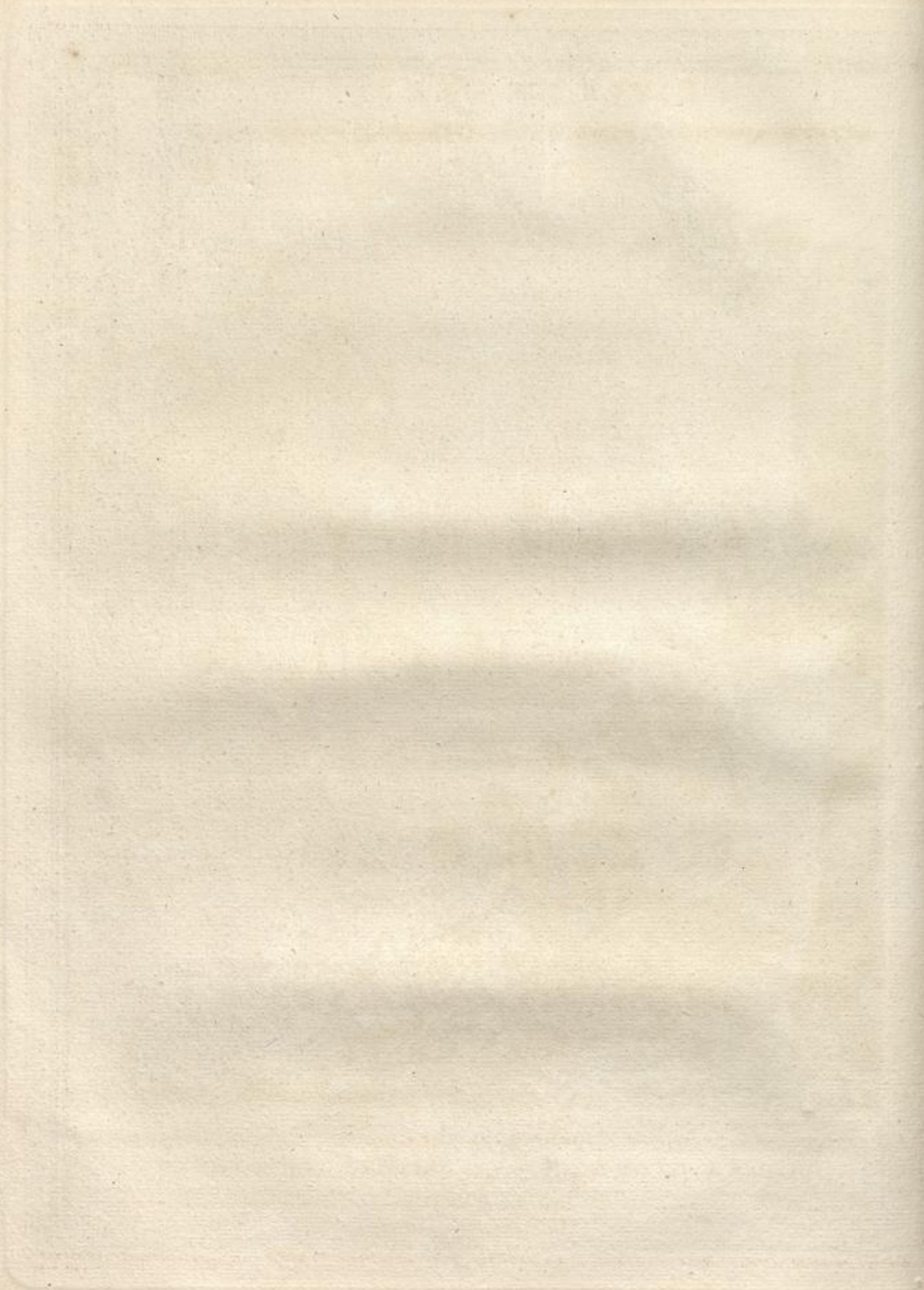
(Fable cxcvii.)



LE CHIEN À QUI ON A COUPÉ LES OREILLES . Fable CXCVII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



F A B L E X.

L E B E R G E R

E T

L E R O I.

FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI.

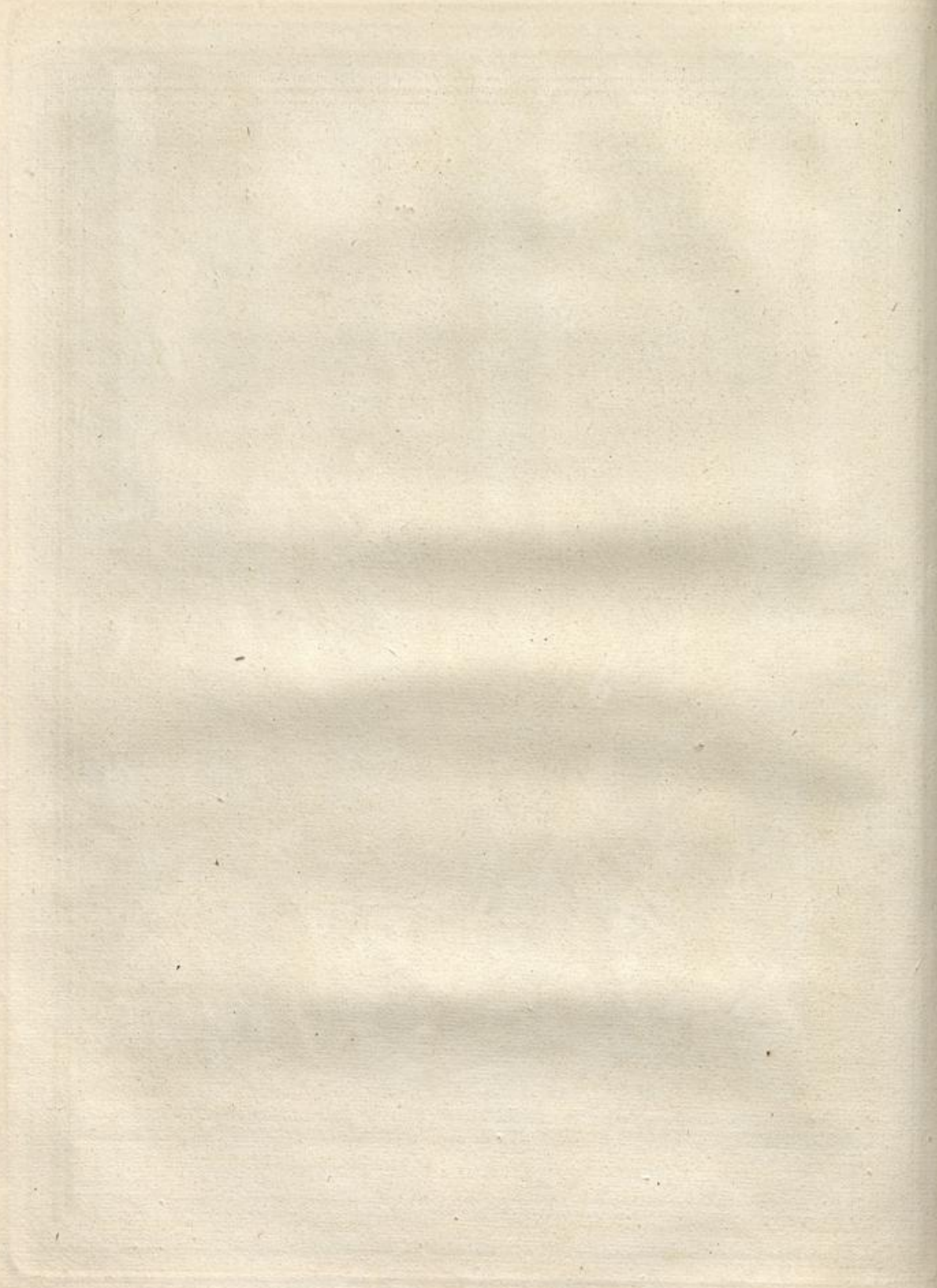
Deux démons, à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables hommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens:
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vû d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens: le reste vient ensuite:
Bref il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour lui dire:
Veillai-je, n'est-ce point un songe que je vois?
Vous favori! vous grand! défiez-vous des rois:
Leur faveur est glissante, on s'y trompe; & le pire,
C'est qu'il en coûte cher: de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit;



LE BERGER ET LE ROY, Fable CXCVIII.

J.B. Oudry inv.

C. Baughey sculp.



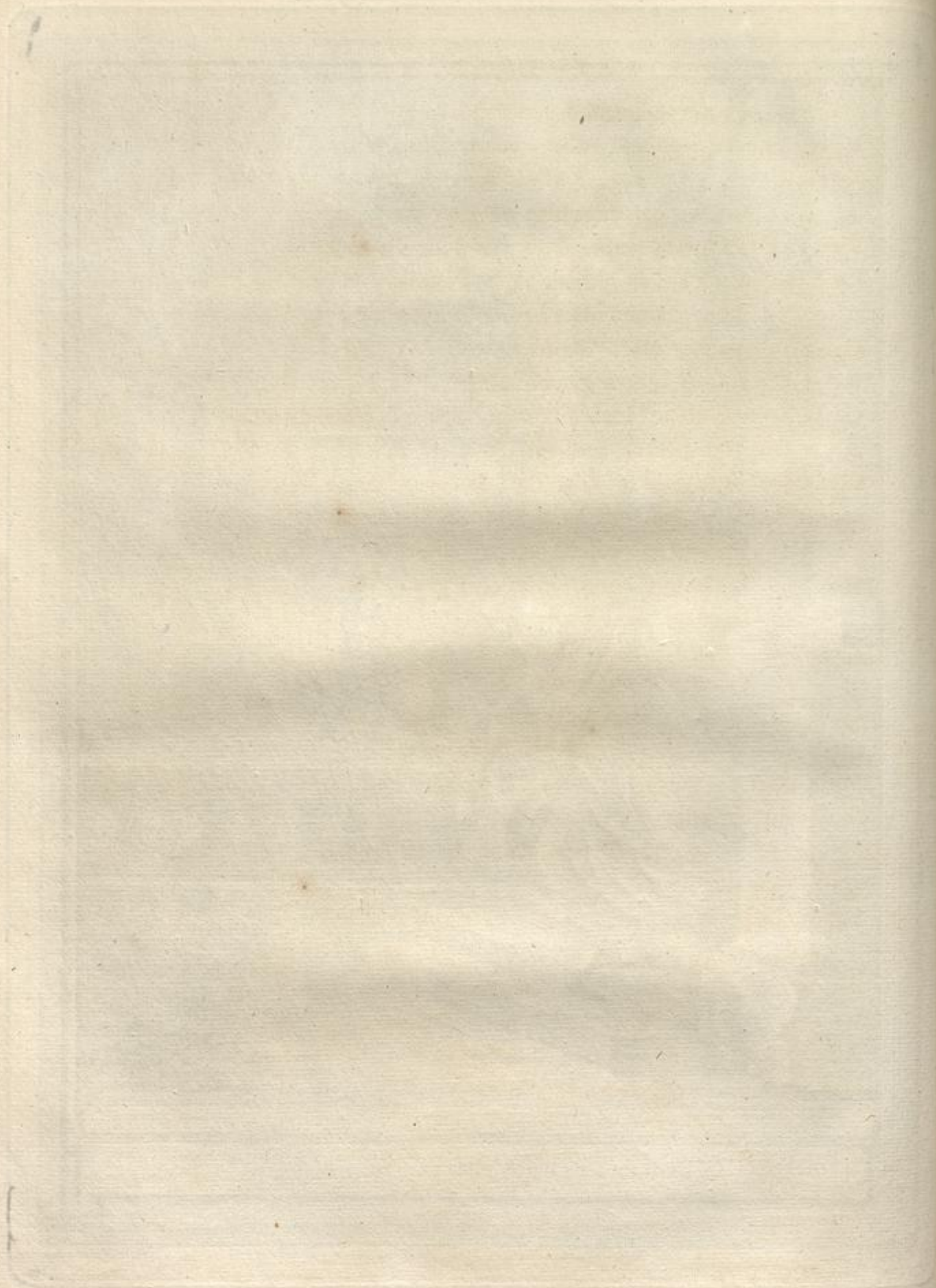


LE BERGER ET LE ROY. Fable CXCVIII. 2^e Planche.

J.B. Oudry inv.

P. St. Moutte sculp.





Et notre hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
 Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
 Un serpent engourdi de froid,
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet.
 Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
 Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
 Quand un passant cria : que tenez-vous ? ô dieux !
 Jetez cet animal traître & pernicieux,
 Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous dis-je :
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
 Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
 Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoré piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

Eh, que me sçauroit-il arriver que la mort ?

Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.

Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs & gens grevés par ses arrêts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.

Le Prince voulut voir ses richesses immenses,

Il ne trouva par-tout que médiocrité,

Louanges du désert & de la pauvreté :

C'étoient-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :

Un grand coffre en est plein, fermé de dix ferrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.



Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprends: fortons de ces riches palais
Comme l'on fortiroit d'un songe.

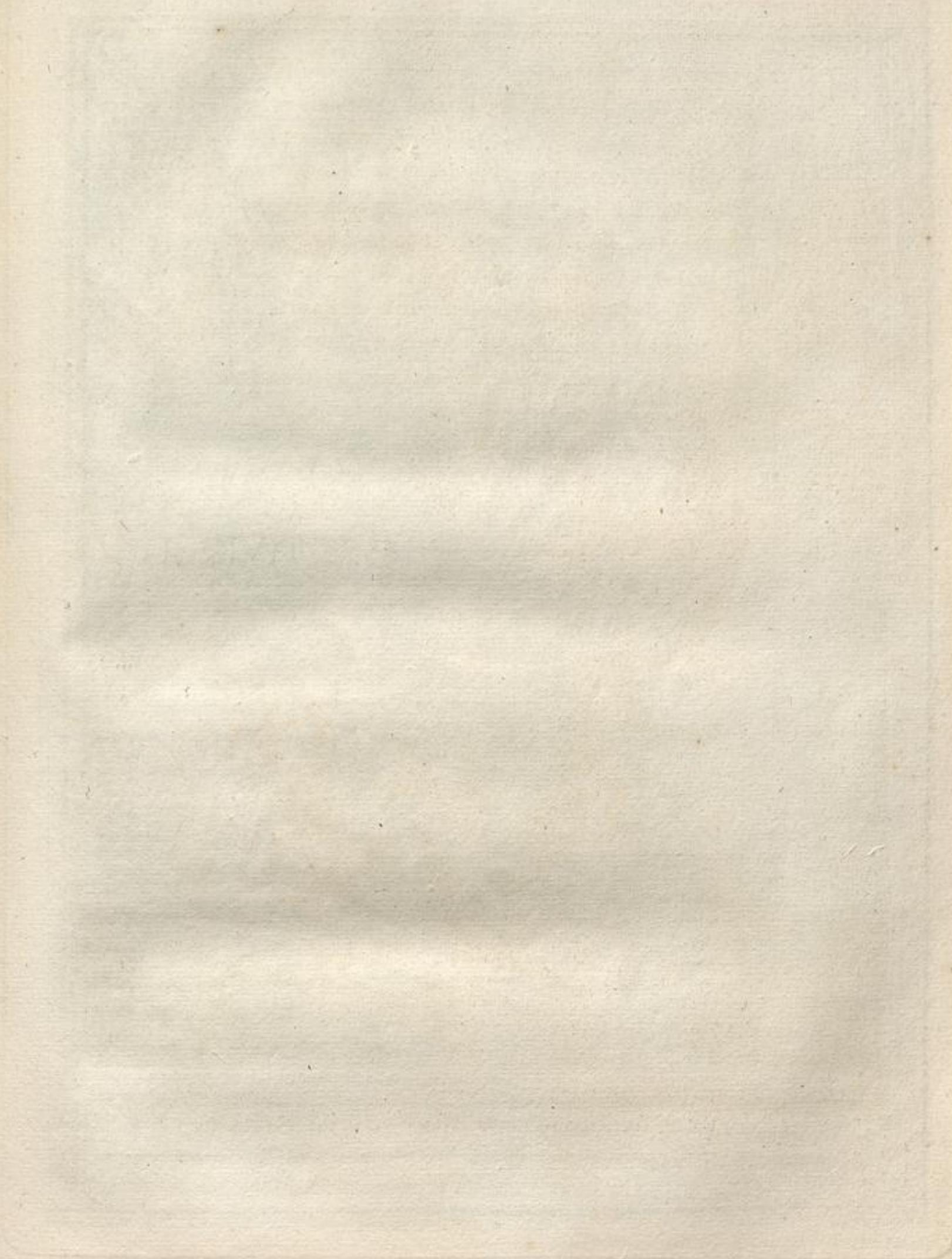
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chute en montant sur le faite.

Je m'y suis trop complû: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?



(Fable CXCVIII.)





LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE Fable CXCIX.

J.B. Oudry inv.

Laur. Cars sculp.

FABLE XI.

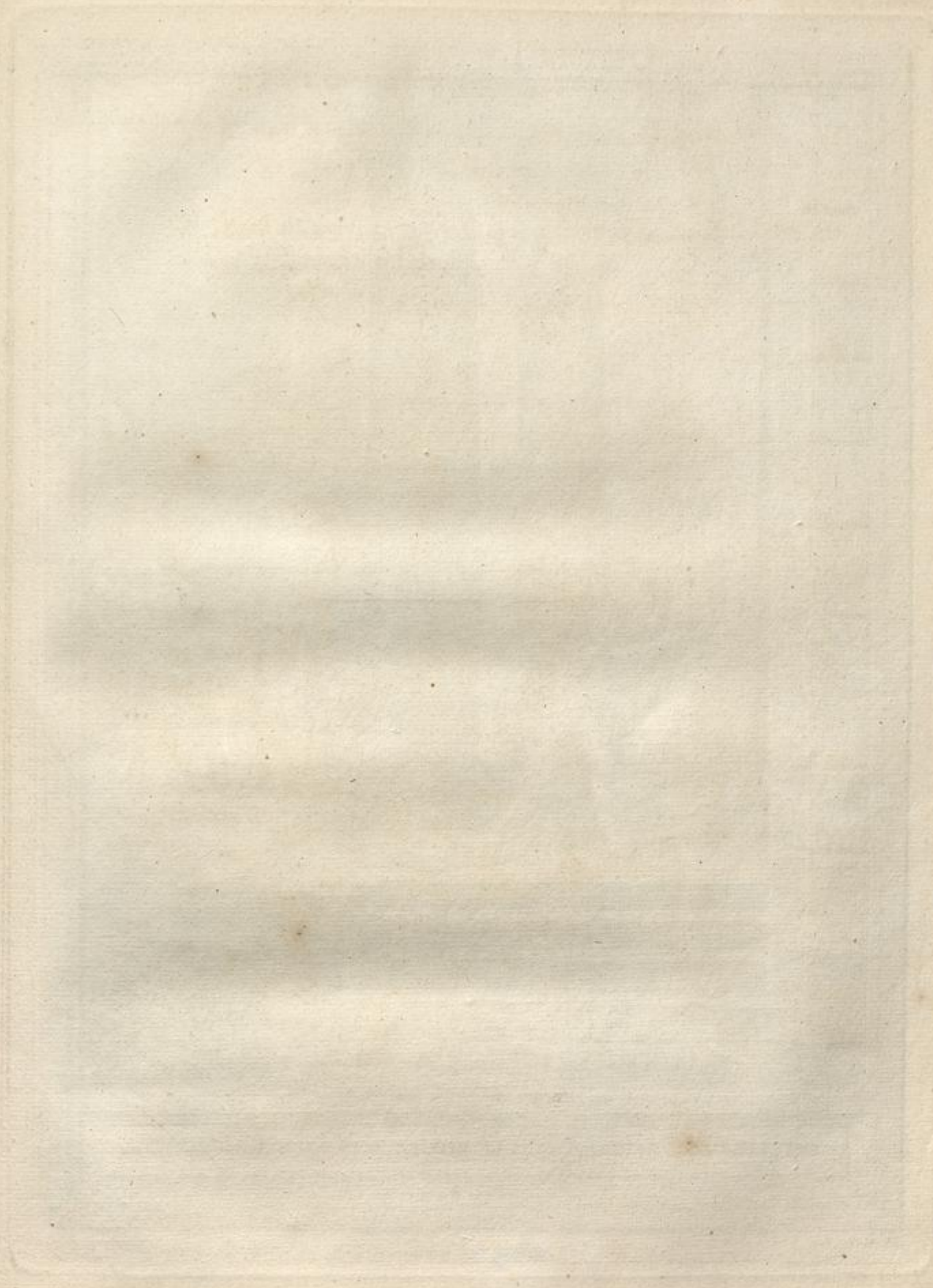
LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE
DE LA FLÛTE.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : citoyens de cette onde,
Laissez votre nayade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous ferez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin crystal.
Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un fort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous! pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout;
Il y faut une autre maniere;
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.



(Fable CXCIX.)





LES DEUX PERROQUETS, LE ROY ET SON FILS. Fable CC

J.B. Oudry inv.

A. Radigue sculp.

F A B L E X I I .

LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
 Du rôl d'un roi faisoient leur ordinaire.
 Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre pere,
 De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
 L'âge lioit une amitié sincere
 Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient:
 Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
 L'un avec l'autre aussi s'accoûtoient,
 Nourris ensemble & compagnons d'école.
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
 Car l'Enfant étoit prince, & son Pere monarque.
 Par le tempérament que lui donna la parque,
 Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
 Et le plus amoureux de toute la province,
 Faisoit aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
 Comme il arrive aux jeunes gens,
 Le jeu devint une querelle.
 Le passereau, peu circonspect,
 S'attira de tels coups de bec,
 Que demi-mort & traînant l'aîle,
 On crut qu'il n'en pourroit guérir.
 Le prince indigné fit mourir
 Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
 L'infortuné vieillard crie & se désespere;
 Le tout en vain: ses cris sont superflus:
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque:
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque,
 Son pere s'en va fondre & lui créve les yeux.

Tome IV.

I



Il se fauve aussi-tôt, & choisit pour asyle
 Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille :
 Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
 Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
 Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
 Je suis contraint de déclarer,
 Encor que ma douleur soit forte,
 Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
 Mon fils ! non : c'est le sort qui du coup est l'auteur.
 La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
 Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
 L'autre de voir, par ce malheur.
 Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
 Le Perroquet dit : sire Roi,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?
 Tu m'allegues le sort : prétens-tu par ta foi
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence, ou bien que le destin
 Règle les affaires du monde,
 Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,
 Ou dans quelque forêt profonde,
 J'acheverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit t'être un juste sujet
 De haine & de fureur. Je sçais que la vengeance
 Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
 Tu veux oublier cette offense :
 Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
 Éviter ta main & tes yeux.
 Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
 Ne me parle point de retour :
 L'absence est aussi-bien un remède à la haine,
 Qu'un appareil contre l'amour.

(Fable cc.)

F A B L E X I I I .
L A L I O N N E
E T
L' O U R S .

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURS.

Mere Lionne avoit perdu son fan :
 Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
 Pouffoit un tel rugissement,
 Que toute la forêt étoit importunée.
 La nuit, ni son obscurité,
 Son silence & ses autres charmes,
 De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
 Nul animal n'étoit du sommeil visité.
 L'Ours enfin lui dit : ma commere,
 Un mot sans plus : tous les enfans
 Qui sont passés entre vos dents,
 N'avoient-ils ni pere ni mere ?
 Ils en avoient. S'il est ainsi,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
 Si tant de merés se sont tues,
 Que ne vous taisez-vous aussi ?
 Moi me taire ? moi malheureuse !
 Ah, j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
 Une vieilleffe douloureuse.
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
 Hélas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
 Je n'entens résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
 Qu'il confidere Hécube, il rendra grace aux dieux.

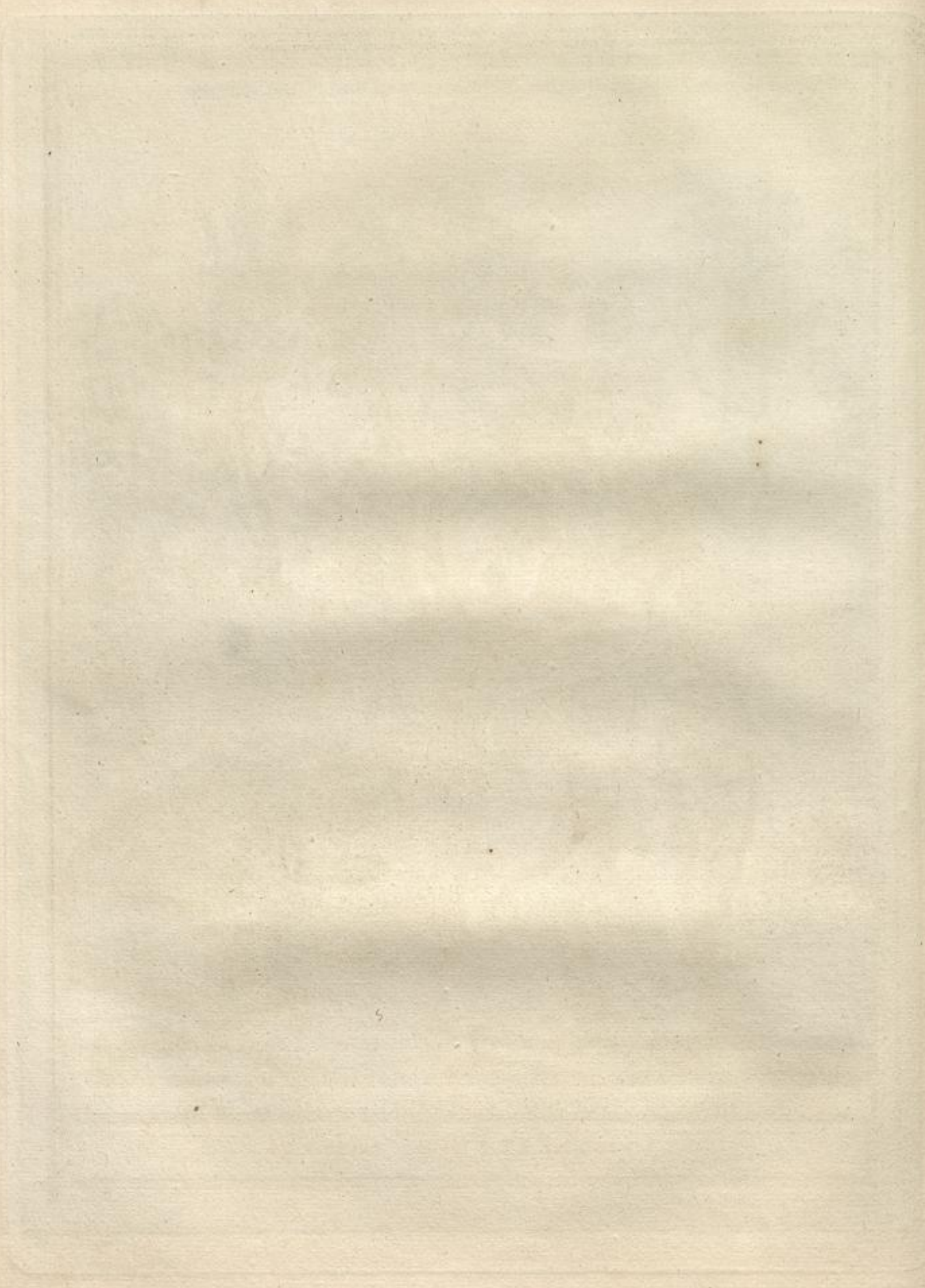
(Fable cci.)

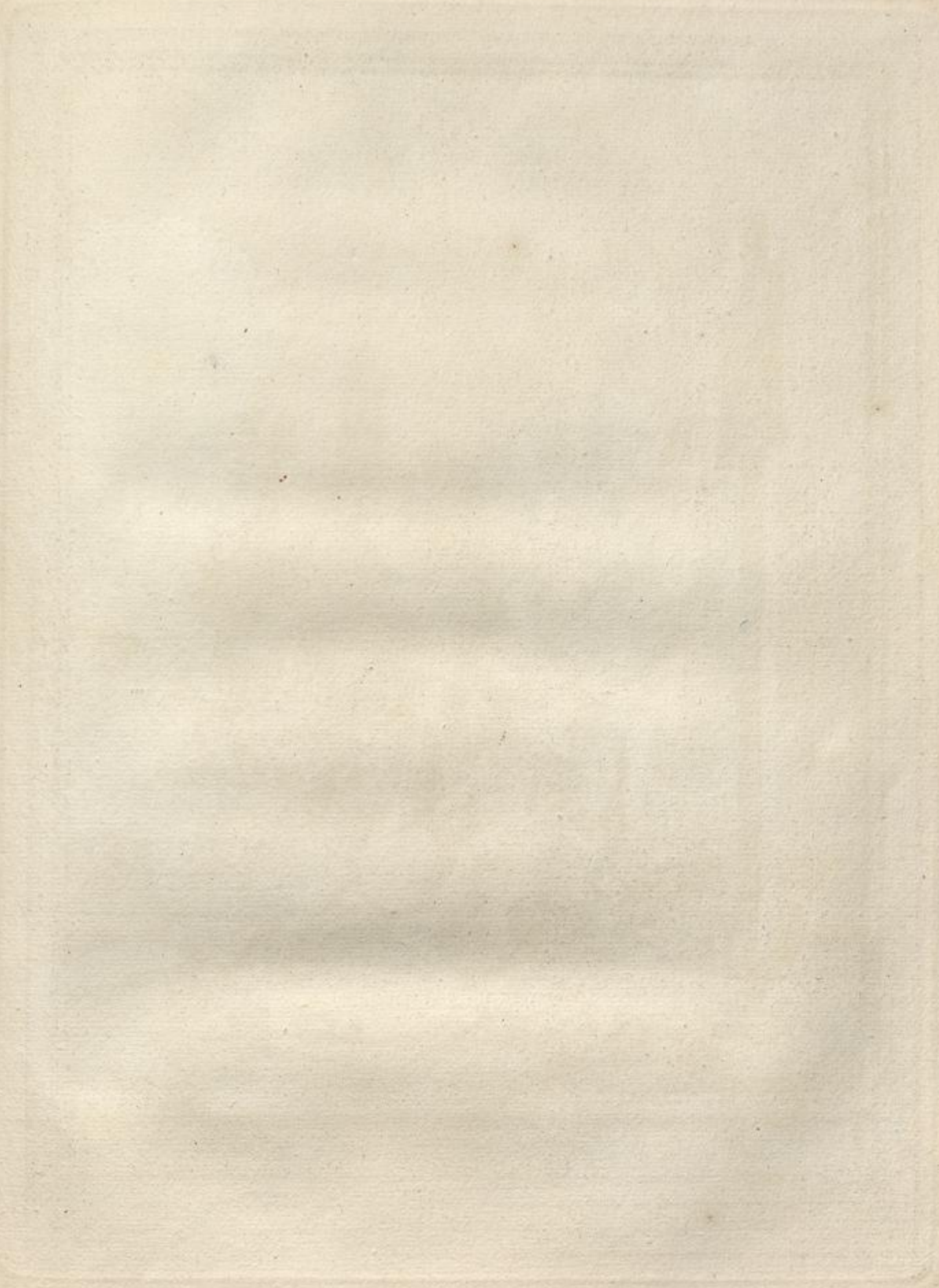


LA LIONNE ET L'OURS . Fable CCI.

J. B. Oudry inv.

L. Temperer sculp.



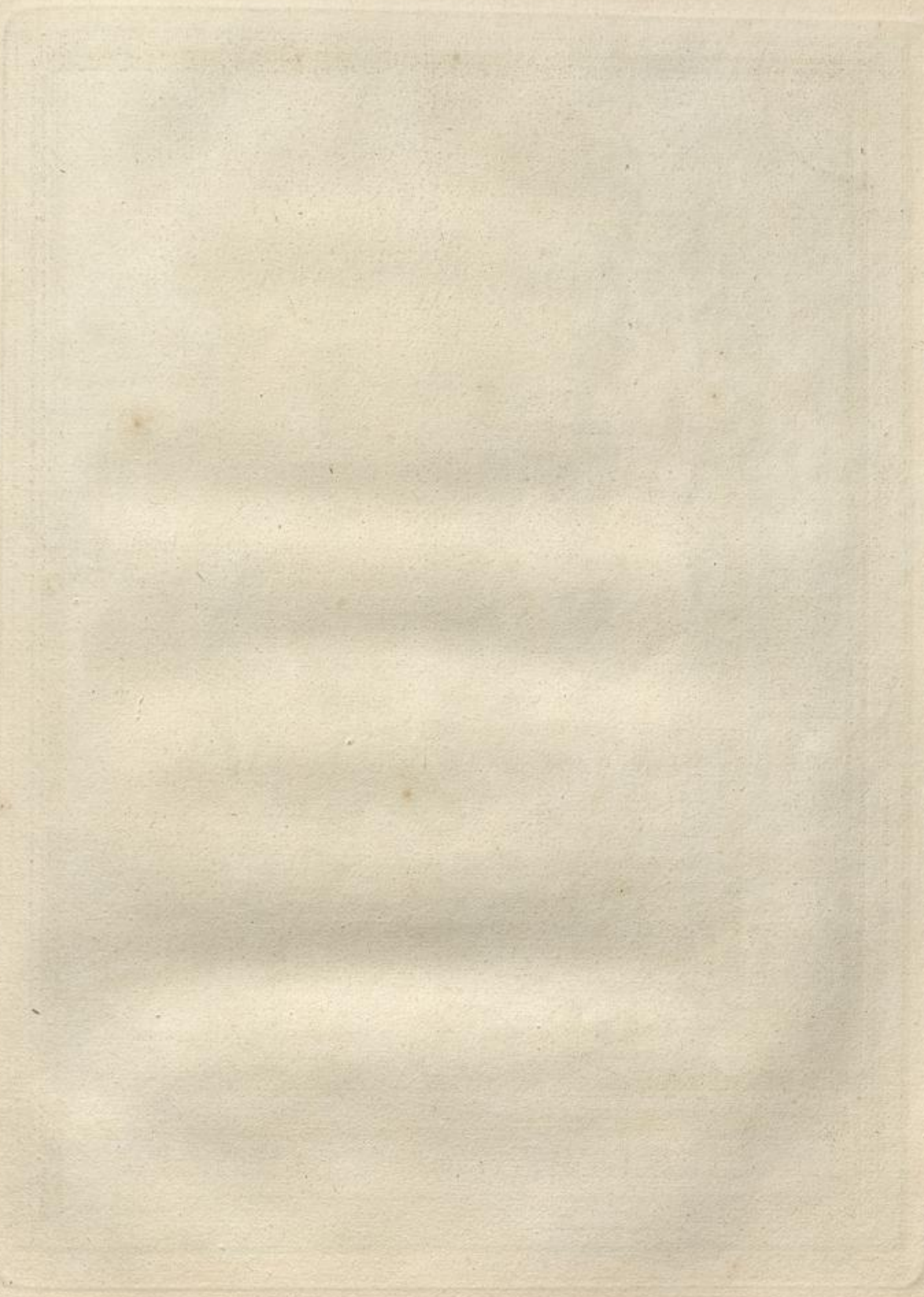




LES DEUX AVANTURIERS ET LE TALISMAN . Fable CCII.

J.B. Oudry inv.

P. Martenarie sculp.





LES DEUX AVANTURIERS ET LE TALISMAN. Fable CCII. 2^e planche.

J. B. Oudry inv.

C. Baguet sculp.

F A B L E X I V.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.

Ce dieu n'a guère de rivaux :

J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux Talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.

Il voyageoit de compagnie :

Son camarade & lui trouverent un poteau,

Ayant au haut cet écriteau :

*Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant,*

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,

Que tu verras couché par terre,

*Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les cieus de son superbe front.*

L'un des deux Chevaliers saigna du nez. Si l'onde

Est rapide autant que profonde,

Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art & de guise,

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure

Ne soit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture :

Ce fera quelque énigme à tromper un enfant.

Tome IV.

K

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le Raïsonneur parti, l'Aventurier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; & selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'éléphant aussi-tôt est jetté.
Le peuple aussi-tôt fort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'oïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint pere,
(Seroit-ce bien une misere
Que d'être pape, ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle fuit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, & sans la consulter.



(Fable cccii.)

FABLE XV.

LES LAPINS.



FABLE XV.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, & qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux:
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets; & la nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits;
 J'entens les esprits corps, & pétris de matière.
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
 Précipite ses traits dans l'humide séjour,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
 Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe;
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
 Je foudroie à discrétion
 Un Lapin qui n'y pensoit guère.
 Je vois fuir aussi-tôt toute la nation
 Des Lapins, qui sur la bruyere,
 L'œil éveillé, l'oreille au guet,
 S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la soufterreine cité:
 Mais le danger s'oublie; & cette peur si grande
 S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
 Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.

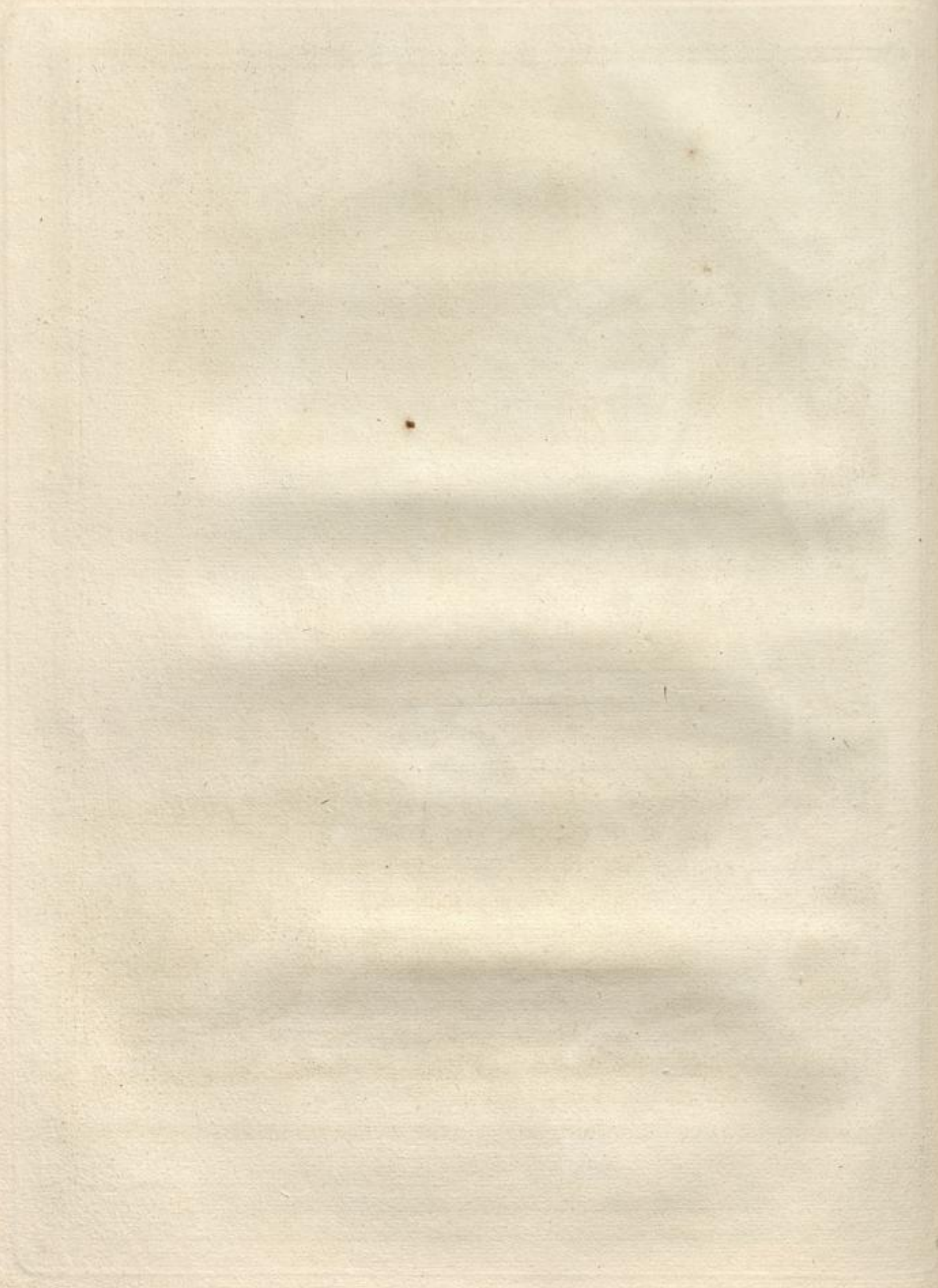


LES LAPINS. Fable CCIII
Discours à M^r le Duc de la Rochefoucault.

J.B. Drey inv.

J. l'Empereur sculp.





Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle fête!

Les chiens du lieu n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passans
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
Aux gouverneurs d'états, à certains courtifans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

La coquette & l'auteur sont de ce caractère:

Malheur à l'écrivain nouveau!

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours.

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide

Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

Tome IV.

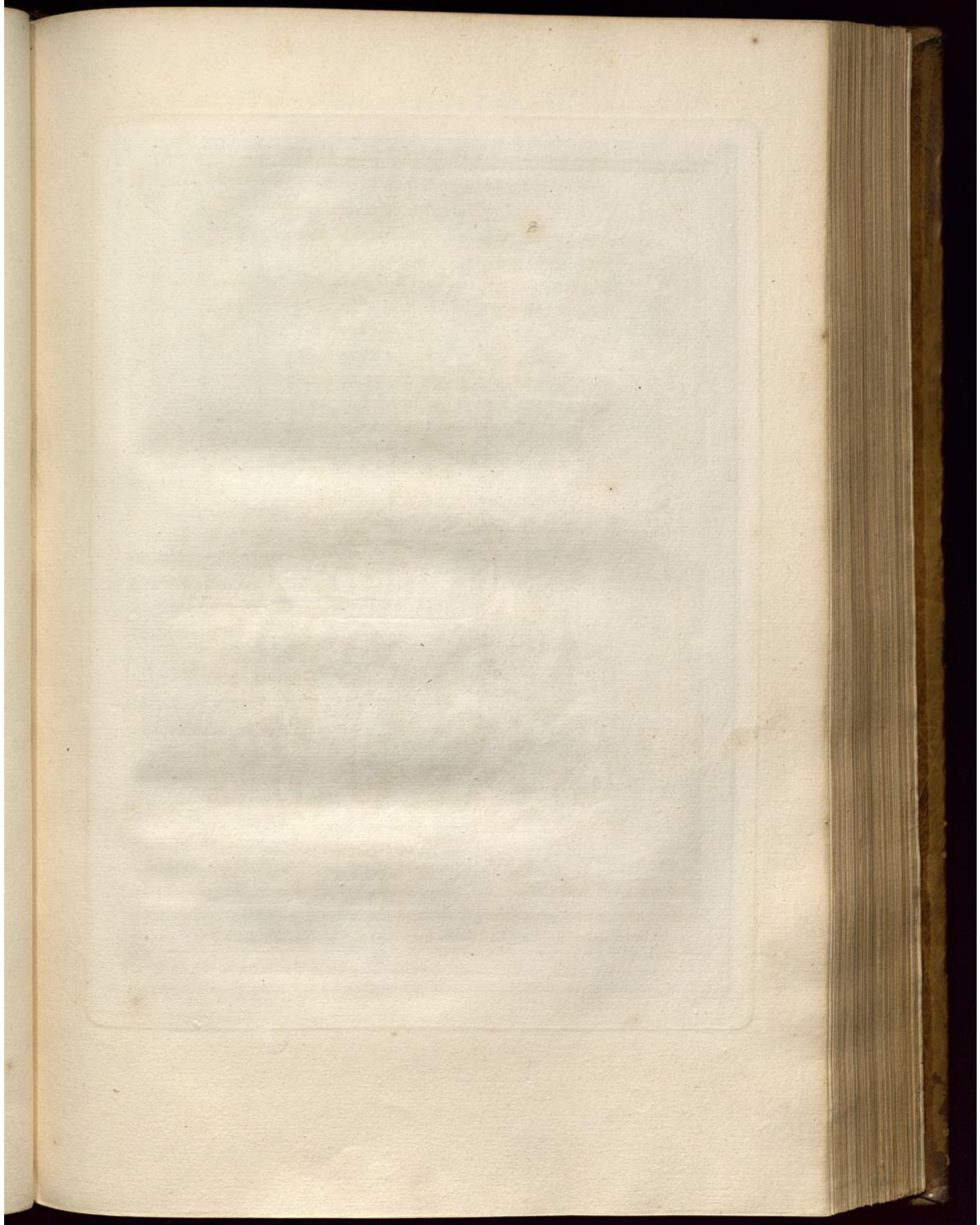
L



La louange la plus permise,
La plus juste & la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.



(Fable CCIII.)





LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE ET LE FILS DE ROY. Fab. CCIV.

J.B. Oudry inv.

Ryland aqua forti, Beauvais Calcé, sculpteur int.

FABLE XVI.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE
ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,
Réduits au fort de * Belifaire,
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'affirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison;
Et que de tout berger comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, sçavoit l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

* Belifaire étoit un grand capitaine, qui ayant commandé les armées de l'empereur *Justinien*, & perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

J'enseignerai la politique,
 Reprit le Fils de Roi. Le Noble pourfuivit,
 Moi, je sçai le blason, j'en veux tenir école :
 Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
 La sottise vanité de ce jargon frivole.
 Le Pâtre dit : amis, vous parlez bien : mais quoi ?
 Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; & cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre c'est celui
 Dont il s'agit : votre science
 Est courte là-dessus : ma main y suppléa.
 A ces mots, le Pâtre s'en va
 Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée & pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
 Et grace aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr & le plus prompt secours.

Fin du dixième Livre.



(Fable cclv.)

